

Réception à *Jésus de Nazareth*

De l'entrée à Jérusalem à la Résurrection

Jean-Baptiste Leroux

Observateur catholique

Joseph Ratzinger - Benoît XVI

Jésus de Nazareth. De l'entrée à Jérusalem à la Résurrection

Un nouveau livre vient de paraître qui soumet aux lecteurs la recherche pédagogique d'un homme d'Église et invite à sa dynamique. Accueilli comme singulier du fait d'un pape signant ses propres prénom et nom, il ouvre le champ aux discernements sur l'énoncé de la foi. Le receveur lambda ne dispose pas pour autant de toutes les clefs de lectures afin de suivre les comparaisons d'où jaillissent les choix décisifs de l'auteur. Car les rapprochements d'études exégétiques et théologiques permettent de pénétrer la pensée croyante de Joseph Ratzinger qui, en tant que pape, se trouve garant de la foi et de sa formulation dans l'Église catholique.

Le libellé du présent ouvrage nous a paru important pour en observer les formes déployées, concrètes et spirituelles, ainsi que les risques encourus vers la répétition de *l'Enseignement du Mépris*. Car, même si le mot dogme n'est pas prononcé, l'ancrage dogmatique atteindra en profondeur consciences et comportements chrétiens.

Lorsqu'une pensée philosophique ou religieuse est établie de façon pacifique,

elle rend possible l'expression de pensées antinomiques ou divergents. Ici, nous ne pouvons pas ne pas regarder l'histoire des relations entre les catholiques et les Juifs, ancienne et récente. L'auteur y consent objectivement. Sa réponse réflexive semble ne pas évaluer à sa juste mesure, ni refléter, la prise en charge de l'histoire de ces relations par les catholiques des deuxième et troisième générations d'après la Shoah. Des chrétiens occidentaux de France et d'Allemagne vécurent les pressions du nazisme. Les catholiques en particulier cherchèrent à concilier leur foi et leur raison – recherche de *fides et ratio* qui habite l'auteur. Certains ajoutèrent un troisième terme, celui de responsabilité, traduit à l'époque par Résistance et à adapter encore en chaque temps. Le sévère de la conviction laisserait alors place au réfléchir et au discuter. Le théologien sûr de lui donnerait humblement des places aux hommes différents, et ce jusqu'aux énièmes générations d'après la Shoah.

La réception de l'ouvrage

A l'occasion de la sortie récente du deuxième tome du livre *Jésus de Nazareth* écrit par le théologien Joseph Ratzingerⁱ, beaucoup de responsables catholiques ont souligné le caractère très humble de l'auteur. Il n'écrit pas en tant que pape, mais comme un théologien parmi d'autres au point de laisser la place à des critiques ou à des discussions. Il convient de signaler aussitôt que certaines des premières présentations officielles aux catholiques de ce *Jésus de Nazareth* eurent comme invités principaux des prêtres chargés ou intéressés par les relations judéo-chrétiennes. Or, il a été beaucoup écrit et dit de ce livre qu'il se trouverait à la portée de tous les catholiques, qu'il était « simple et beau ». Si des spécialistes chrétiens du judaïsme, ou même des Juifs habitués à dialoguer avec des catholiques, introduisent le texte, c'est qu'il y a une volonté de montrer un dialogue interreligieux réussi. Le sous-titre *De l'entrée à Jérusalem à la Résurrection* risque d'inquiéter de nombreux Juifs puisque, de façon physique et spirituelle, et dans tous les siècles, beaucoup de Juifs furent inquiétés pendant « la Semaine Sainte »ⁱⁱ des catholiques. Aussi, ces spécialistes deviennent nécessaires pour apaiser, mais aussi pour modérer le fort penchant de ce livre à la comparaison entre les deux religions chrétienne et juive.

Livre « simple et beau ». La notion de simplicité appartient au vocabulaire spécifique des responsables catholiques. Sa première fonction est de s'adresser aux plus petitsⁱⁱⁱ selon une perspective de l'Évangile et de paroles dites par Jésus. La recherche d'adaptation aux oreilles des « simples » et la facilité pour l'accès au grand public engagent ce qui est couramment appelé la Pastorale. Elle doit prévenir les mécompréhensions et tenir compte de la complexité de l'humain. Mais le danger existe de se servir des petits comme poids mort.

Ce livre enseigne, de façon abordable, des éléments historiques sur la formation des habitudes ecclésiales et sur la liturgie. Mais il présente des difficultés subtiles comme l'exigence de connaître le vocabulaire, les méthodes^{iv} ainsi que les habitudes de censures entre théologiens. Là, les simples lecteurs risquent d'être gênés par certaines positions.

Livre « simple et beau ». La notion de beauté pour les tenants de l'Institution catholique se fonde dans un système ordonné, corroboré par l'Ordre - le sacrement de l'Ordre - auquel appartiennent les ecclésiastiques. Les liturgies catholiques mettent en valeur les prêtres, symboles de la beauté, vêtus de blanc qu'ils sont dans leur gestuelle, devant les participants multicolores auxquels on accorde souvent qu'ils reflètent la multiplicité de l'Église, « peuple de Dieu ». Outre la beauté visuelle, l'esthétique dogmatique tient une grande place dans une optique qui classe continûment, comme si des humains ne s'empêchaient jamais d'étiqueter, de classer les pensées et leurs contemporains qui, de ce fait, ne sont pas entièrement respectés dans leur conscience et dans leur dignité. La satisfaction intellectuelle dissimule ce dont l'Église a peur, c'est à dire tout ce qui n'est pas son système théologique. Elle devra pourtant un jour débusquer cette peur.

Un vocabulaire électif procède du vécu du sacrement de l'Ordre comme l'emploi répétitif des notions de beauté avec ses qualificatifs *beau* et *belle*^v. Les deux livraisons de cette année 2010-2011 ainsi que leurs réceptions reflètent ces mots qui, dans la bouche des prélats, montrent un *summum* devant lequel aucune chose ne peut être exprimée, surtout si elle est contraire. En fin d'année 2010 est sortie l'Exhortation apostolique de Benoît XVI « *La Parole du Seigneur, Verbum Domini* », texte que de nombreuses personnes ont qualifié de « beau ». Là, dans le paragraphe 7 (sur 124 ; p. 73-74 de l'édition française) intitulé « *Chrétiens et Juifs face aux Écritures* », le pape prononce ce mot à propos du chapitre onze de la Lettre aux Romains : « En outre, saint Paul utilise la belle image de l'olivier pour décrire les relations très étroites entre Chrétiens et Juifs. » En début d'année 2011, le troisième jour du Carême, est sorti à Rome le livre de Joseph Ratzinger - Benoît XVI, lui aussi appelé « beau texte » par des commentateurs. De l'extérieur, l'observateur s'interroge sur la place de la beauté ; mais de l'intérieur cet adjectif joue comme une clef de transmission : « il y a dans l'Évangile un petit récit très beau (cf. Mc 6,45-52) » (p. 321).

La genèse d'un livre est toujours lente, comportant des moments insoupçonnés à jamais. Quand ce livre est une traduction, des temps supplémentaires sont à prendre en compte dus aux divers intermédiaires et impératifs. La version française de *Jésus de Nazareth* semble avoir été relue hâtivement et certains choix éditoriaux non tenus comme plusieurs mots qui, à quelques lignes d'intervalle, sont écrits avec ou sans italiques, avec et sans majuscules, Temple et temple, Psaume

et psaume. De même, l'utilisation des mots loi, Loi et Torah, reste hétéroclite. Intéressant à noter, le théologien Joseph Ratzinger ne s'embarrasse par du titre de « saint » pour désigner les Évangélistes et les Apôtres et il les appelle directement par leurs noms - sauf un petit nombre de fois où il écrit *saint Marc*, *saint Matthieu*, *saint Paul*, *saint Jacques*, *saint Étienne*; option à saluer en faveur d'un théologien qui permet à ses collatéraux d'employer ainsi les noms sans indigner des lecteurs, auditeurs ou téléspectateurs sensibles. D'autre part, il convient de remarquer l'emploi abondant de l'expression « *le dimanche des rameaux* », étonnante de la part d'un théologien qui la pose chaque fois entre guillemets, mais compréhensible de la part d'un pédagogue; l'entrée de Jésus à Jérusalem a été placée en sous-titre du livre et aurait pu être répétée. Vers la fin du livre, l'auteur écrira dans le même registre « *l'eucharistie du dimanche matin* » (p. 162). Cette mise à portée du simple lecteur reste étonnante au regard de la numérotation des Psaumes pour laquelle l'auteur n'a pas adopté les numéros liturgiques, mais utilise la numérotation hébraïque.

Par contre, l'emploi de l'imparfait lorsqu'il s'agit des pratiques et des convictions juives (des pages entières comme p. 112-113), telle la Pâque que les Juifs vivent toujours au vingt et unième siècle, porte atteinte à la dignité des Juifs. Cette utilisation de l'imparfait dégrade l'être chrétien; ici et maintenant, peu de catholiques vivent en respectant les Juifs, peu d'entre eux sont disposés à considérer une vie spirituelle juive. Il sera nécessaire d'y revenir. Le vocabulaire qualifiant devrait être analysé comme Georges Élia Sarfati l'avait fait dans son livre *Discours ordinaires et identités juives*^{vi}. Positivement, quelques personnes ont remarqué l'emploi par Joseph Ratzinger du nom de « famille » pour désigner l'Église que beaucoup d'autres, surtout la liturgie, nomment « le peuple de Dieu ».

Théologie

La théologie qui transparaît dans ce livre de Joseph Ratzinger - Benoît XVI est classique. Combien de moines, de religieuses, de prêtres et d'évêques ont prié les Psaumes, puisque ce livre explique abondamment la prière chrétienne des Psaumes, en s'accordant à Jésus qui les pria^{vii}. Selon les dires de commentateurs, et d'un prélat sur une radio, « il n'y a pas de nouveauté ». Sa bibliographie est surtout allemande due à l'origine de Joseph Ratzinger et à l'exercice de son professorat en Allemagne. De plus, l'auteur ne présente pas son livre comme un livre de théologie qui serait considéré comme difficile, voilà pourquoi il a titré seulement « *Jésus de Nazareth* ». Il est donc impossible de dire qu'il s'agit de christologie. Notre paragraphe suivant indiquera les rencontres d'école.

La considération sur la véracité des événements bibliques, mais surtout sur la véracité des personnages de la Bible, n'est pas gratuite. Elle sert en effet la

théologie de l'accomplissement^{viii} car tel est son nerf, si Moïse ou David n'ont pas vécu réellement, comment annoncer que Jésus est le Nouveau Moïse et le Nouveau David ? Le kérygme se viderait de toute consistance. Or, tel est le but de la théologie, d'être pleine et plénière ; elle répond à tout, très différemment des recherches incessantes talmudiques, mais en dogmatisant. Dans cette perspective, il faut situer la conviction vigoureuse, et rigoureuse, que la Résurrection du Christ est réellement au troisième jour et n'est pas issue de l'Ancien Testament (p. 292).

La « théologie de la substitution » n'est plus mise en avant. L'une de ses acceptions fut désavouée quelque peu durant une à deux décennies par les catholiques qui travaillaient pour *l'Enseignement de l'Estime*. Elle n'est plus dite explicitement ; mais se substitue à elle la « fonction vicaire » (p.158 ; 199-201). Et les lecteurs rencontreront les mots « assimilation », « accomplissement » et « achèvement » comme dans le chapitre sur le crucifiement, au paragraphe de la mort de Jésus :

Objectivement l'*Évangile de Jean* et la *Lettre aux Hébreux* (avec toute l'interprétation de la Torah cultuelle vue dans la perspective de la théologie de la Croix) ont développé ces mêmes pensées et aussi, en même temps, ont mis en évidence - comme dans la Croix s'accomplit la signification profonde de l'Ancien Testament - non pas seulement la critique cultuelle faite par les prophètes, mais, d'une manière positive, ce qui depuis toujours représentait la signification et l'intention du culte. [...]

L'auteur de la *Lettre aux Hébreux* qualifie le culte de l'Ancien Testament d'« ombre » (10,1) et l'explique ainsi : « En effet, du sang de taureaux et de boucs est impuissant à enlever des péchés » (10,4). Puis il cite le *Psaume 40,7s* et interprète ces paroles du Psaume comme un dialogue du Fils avec le Père, un dialogue dans lequel s'accomplit l'Incarnation et où, en même temps, la forme nouvelle du culte divin devient réalité. (p. 264)

Seul le Verbe fait chair, dont l'amour trouve son achèvement sur la Croix, est obéissance parfaite. En lui, non seulement la critique des sacrifices du Temple est devenue définitive, mais le désir qui était demeuré en attente se trouve aussi exaucé. (p. 266)

Ce que dans son assimilation orante de l'Ancien Testament et de la voie de Jésus, l'Église naissante dit ici à propos de l'Incarnation et de la Croix [...] pour la juste compréhension du rapport entre Dieu et l'homme. (p. 267)

Alors que l'auteur soulignera « l'analogie profonde qui existe entre le message du prophète Jérémie et celui de Jésus » (p.215), les lecteurs trouveront l'expression classique de l'annonce prophétique réalisée comme dans le chapitre sur la dernière Cène :

Il meurt comme le véritable Agneau qui, parmi l'ensemble des agneaux, était le seul à avoir été annoncé par avance. (p. 132)

Des mises au point théologiques sont faites avec force, d'aucuns les considèreront comme des rappels, tel est l'enseignement sur l'amour donné et demandé par Jésus, plénier par rapport à l'amour juif et tellement différent (p. 83-85), telle est l'affirmation de la Pâque nouvelle de Jésus, dans le chapitre sur la dernière Cène. Il faudra remarquer dans ce passage la conjonction de coordination écrite en italiques :

Une chose est évidente dans toute la tradition : l'essentiel de cette Cène de congé n'a pas été la Pâque ancienne, mais la nouveauté que Jésus a réalisée dans ce contexte. Même si ce banquet de Jésus avec les Douze n'a pas été un repas pascal selon les prescriptions rituelles du judaïsme, en rétrospective la connexion intérieure de l'ensemble avec la mort et la Résurrection de Jésus est apparue évidente : c'était la Pâque de Jésus. Et, en ce sens, il a célébré la Pâque *et* il ne l'a pas célébrée : les rites anciens ne pouvaient pas être pratiqués ; quand vint le moment, Jésus était déjà mort. Mais il s'était donné lui-même et ainsi il avait vraiment célébré la Pâque avec eux. De cette façon, l'ancien rite n'avait pas été nié, mais il avait seulement été porté ainsi à son sens plénier. (p. 138)

Un Juif lecteur dirait peut-être que la démonstration est rabbinique, mais le chrétien lecteur, et fidèle, ou qui se voudrait fidèle, doit tenir en même temps des antinomies pour les transmettre avec force à ses enfants d'une part, et pour les répercuter, en seconde part, à ses connaissances juives. Voici l'enseignement théologique :

Mais alors surgit cette question : qu'a donc ordonné précisément le Seigneur de répéter ? Certainement pas le repas pascal (au cas où la dernière Cène de Jésus ait été un repas pascal). [...] Même si, ce soir-là, il ne s'agissait pas d'un vrai repas pascal selon le droit juif, mais d'un ultime banquet terrestre avant la mort, cela n'est pas dans l'objectif du commandement de répétition. (p. 163)

La théologie, nourrie et établie par la patristique, est capable de tout, capable au sens de capacité absorbant toute chose ancienne sans attention à son existence

actuelle. Réitération, avons-nous écrit dans l'introduction de cet essai, de *l'Enseignement du mépris*. Première constatation, la Pâque des Juifs actuels est toujours appelée « antique » et n'est qu'un « grand avant-projet ». Deuxième constatation pour les non Juifs et pour les Juifs pensant que l'Église se considérait comme le « Nouvel Israël », voici un élément supérieur à découvrir. Ce n'est pas l'Église, c'est Jésus lui-même qui est le « Nouvel Israël »¹⁸ :

Dans l'Église naissante, Jésus a été considéré très rapidement comme le nouveau et véritable David, et c'est sans rupture mais cependant d'une manière nouvelle, que les psaumes ont pu être récités comme prière en communion avec Jésus Christ. Cette manière chrétienne de prier avec les psaumes a été expliquée à la perfection par Augustin qui dit que, dans les psaumes, c'est toujours le Christ qui parle, tour à tour comme Chef, ou comme Corps (cf. par ex. En. In Ps., 60,15 ; 61,4 ; 85,1.5). [...]

Ce processus de l'assomption et de la transposition, qui commence par la prière des psaumes de la part de Jésus, est caractéristique pour l'unité des deux Testaments comme lui-même nous l'enseigne. Jésus prie en parfaite communion avec Israël, et pourtant il est lui-même Israël d'une manière nouvelle : l'antique Pâque apparaît maintenant comme un grand avant-projet. La nouvelle Pâque, toutefois, c'est Jésus lui-même et la véritable « libération » s'accomplit maintenant dans son amour qui embrasse l'humanité tout entière. (p. 172-173)

Nous sommes à la page centrale de ce livre de Joseph Ratzinger. Elle manifeste la théologie séculaire qui, selon le mot de Jules Isaac, a permis et transmis *l'Enseignement du Mépris* et toutes ses conséquences dues à la condition anéantie du Juif aux yeux du fidèle chrétien. Toutes les propositions, positives envers les Juifs et le Judaïsme, émises dans ce livre avant cette page centrale, comme le souhait de Bernard de Clairvaux (p. 61-62, voir infra), ou après cette page centrale, n'ont alors aucun impact sur la pastorale de la Rome actuelle.

Compétitions, deux instances en concurrence

Selon les besoins esthétiques de sérier les choses, mais aussi pour éliminer les peurs, l'expression « le Jésus de l'Histoire et le Christ de la Foi » fut employée fréquemment quelques décennies en amont ; elle remettait les chercheurs exégètes en place et laissait les théologiens dans la tranquillité de leur supériorité. Sans doute est-ce le choix du titre *Jésus de Nazareth* par le théologien Joseph Ratzinger afin de ne pas laisser Jésus seulement aux mains des exégètes archéologues. Ces deux sortes de *scientifiques* savent lire l'épisode où Jésus interroge

les disciples qui calculaient lequel d'entre eux était le plus grand (Mc 9,33-36) ; le lecteur de l'extérieur regarde ces comportements rivaux et concurrents^x. Pourtant, du Synode des évêques sur la Parole de Dieu, à l'automne 2008, le commun des catholiques avait retenu quelques propositions dont celle-ci : « Assainir les rapports entre exégètes et théologiens et, dans la formation des prêtres, introduire plusieurs approches de l'Écriture, exégèse, *Lectio Divina*. » Issue de cet après Synode, l'Exhortation apostolique *Verbum Domini*, énonce au paragraphe 35, p. 60 :

« Il convient de signaler à ce sujet le risque grave d'un dualisme qui apparaît aujourd'hui dans l'approche des Saintes Écritures. [...] Malheureusement, il n'est pas rare qu'une séparation infructueuse des deux engendre une hétérogénéité entre exégèse et théologie [...] Je voudrais ici rappeler les conséquences les plus préoccupantes qu'il convient d'éviter. »

Malgré cela, ou justement à cause de l'homogénéité désirée, le théologien Joseph Ratzinger - il avait avancé l'écriture de son livre avant l'*Exhortation apostolique* - balaye largement les hypothèses des exégètes. C'est là que la dite simplicité de son écrit montre des limites car le catholique de la base aura pour le coup d'immenses difficultés à suivre. Sa bibliographie, nous l'avons dit, est largement allemande, mais il cite des exégètes français en particulier Annie Jaubert qu'il appelle « chercheuse », « la chercheuse française », « Mme », puis directement par son nom et dont il dit que sa conciliation entre les deux chronologies johannique et synoptique est « la tentative la plus importante - et, en de nombreux points, la plus fascinante » (p. 133). Constat sur une terminologie quelque peu dédaigneuse par rapport à l'amour et au respect d'autrui dont l'auteur se réclame, amour universel venu de Jésus et donné par lui. Homme sûr de sa supériorité et utilisant les compétences des autres, voici un réflexe séculaire qui se réjouit à la fois du « trésor de la Bible »^{xi}, mais qui devant des Juifs étonnés puise comme il veut, ignorant, presque de façon autiste, l'interrogation stupéfaite de ses contemporains. Par rapport à Annie Jaubert, le professeur allemand Joachim Jeremias est très bien considéré, en tout cas pour sa recherche sur le nom de « Abba » prononcé par Jésus pour le Père. Il est vrai que le moindre séminariste catholique et le moindre prêtre connaissent sa thèse sur la supériorité de la « Prière de Jésus ». Cette thèse permet à l'auteur de dire que les autres sont « absurdes » (p. 188, cf. p. 149), et de critiquer l'exégèse de ceux qui donnent « l'image de l'aimable rabbi » (p. 142). L'auteur balaye alors les argumentations basées sur l'écriture postérieure des textes et les suppositions sur les rédacteurs de telle ou telle parole (p. 290)

La théologie catholique reste le *summum* qui dépasse de loin l'exégèse ou la science exégétique. La structure de pensée est déjà dite dans l'introduction du livre de façon très personnelle :

Une chose me semble évidente : en deux cents ans de travail exégétique, l'interprétation historico-critique a désormais donné tout ce qu'elle avait d'essentiel à donner. Si l'exégèse scientifique ne veut pas s'épuiser à rechercher sans cesse des nouvelles hypothèses, devenant théologiquement insignifiantes, elle doit franchir un pas méthodologique supplémentaire et se reconnaître de nouveau comme une discipline théologique, sans renoncer à son caractère historique. [...] (p. 8)

La théologie se donne à elle-même le droit de la subjectivité, où l'observateur extérieur dirait l'inobjectivité. Pour le théologien, l'exégète serait par trop insoumis. L'observateur s'interroge.

Psaumes « de » Jésus

Le deuxième tome de *Jésus de Nazareth* est l'occasion pour le théologien et pape, de monopoliser magistralement les Psaumes pour Jésus. Exclusivement^{xii}. Voici quelques relevés faits, non pour dénoncer, mais pour que soient prises en compte les conséquences fâcheuses que l'enthousiasme pastoral aura sur des intelligences faibles ou nourries d'antisémitisme. Pour trouver des solutions simultanées de prévention.

Ils coupent des branches d'arbre et crient des paroles du Psaume 118 – paroles de prière de la liturgie des pèlerins d'Israël – qui sur leurs lèvres deviennent une proclamation messianique : « Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni soit le royaume qui vient, de notre père David ! Hosanna au plus haut des cieux ! » (Mc 11,9s ; cf. Ps 118,25s). [...]

Il y a avant tout l'exclamation « Hosanna ! ». À l'origine, c'était une parole de supplication comme : « De grâce, aide-moi ! » Le septième jour de la Fête des Tentés, les prêtres, tournant sept fois autour de l'autel de l'encens, l'avaient répétée de façon monotone comme supplication pour la pluie. Mais de même que la Fête des Tentés, de fête de supplication se transforma en fête de joie, la supplication devint toujours plus une exclamation de jubilation (cf. Lohse...). (p. 20)

Jésus récite avec ses disciples les psaumes d'Israël. Ceci est une donnée fondamentale pour la compréhension de la figure de Jésus, d'une part,

mais aussi, d'autre part, pour celle de ces psaumes eux-mêmes qui, d'une certaine manière, reçoivent en lui un nouveau sujet, un nouveau mode de présence avec un élargissement au-delà d'Israël vers l'universalité. (p. 172 ; cf. p 179)

Jésus récite le grand Psaume de l'Israël souffrant et prend ainsi sur lui tous les tourments non seulement d'Israël mais de tous les hommes qui, en ce monde, souffrent parce que Dieu leur est caché. Il présente devant le cœur de Dieu même, le cri d'angoisse du monde tourmenté par l'absence de Dieu. Il s'identifie avec l'Israël souffrant, avec l'humanité qui souffre à cause de la « nuit de Dieu », il prend sur lui son cri, sa détresse, toute son impuissance, et ainsi, en même temps, il les transforme.

Le *Psaume* 22 – comme nous l'avons vu – est présent tout au long du récit de la Passion et va au-delà. L'humiliation publique, le mépris et le hochement de tête des railleurs, les souffrances, la soif terrible, la perforation des mains et des pieds, le tirage au sort des vêtements – toute la Passion dans ce *Psaume* est comme racontée à l'avance. Et pourtant, tandis que Jésus prononce les premières paroles de ce *Psaume*, est déjà présent, en fin de compte, l'ensemble de cette magnifique prière [...]

(p. 245)^{xiii}

Plusieurs Psaumes sont cités dont le Ps 16 sur lequel Pierre s'appuie le jour de la Pentecôte juive où eut lieu la Pentecôte chrétienne, fruit des cinquante jours :

Pierre présuppose que David est le priant original de ce psaume et il peut alors constater que cette espérance ne s'est pas réalisée en David (*Ac* 2,29) [...] Cependant, la parole du Psaume est véridique : elle vaut pour le David définitif, bien plus, Jésus est ici désigné comme vrai David justement parce que, en lui, s'est accomplie la parole de la promesse : « Tu ne laisseras pas ton saint voir la corruption. » (p. 290)

Et dans le contexte du toujours plus, le vrai et nouveau David est dépassé, lors de la conclusion appelée « *Perspective* » :

Dans une discussion avec les pharisiens, Jésus lui-même donne au *Psaume* 110 une nouvelle interprétation qui a orienté la compréhension des chrétiens. A l'idée du Messie comme nouveau David avec un nouveau royaume davidique, il oppose une vision plus grande de Celui qui doit venir : le vrai Messie n'est pas fils de David mais Seigneur de

David ; il ne siège pas sur le trône de David, mais sur le trône de Dieu
(cf. Mt 22,41-45) ? (p. 320)

« Vertige »

La réception du deuxième tome de *Jésus de Nazareth* par les religieux, les prêtres et les laïcs qui, vers la fin du Vingtième siècle, avaient travaillé à une écoute nouvelle issue de la réflexion sur le temps du nazisme et de la Shoah, qui, en tant que francophones, connaissaient les travaux et les résultats du dominicain théologien Bernard Dupuy et de l'oratorien historien Jean Dujardin^{xiv}, sera douloureuse. D'ores et déjà, par rapport à une attitude muette, telle religieuse ou tel prêtre de s'alarmer sur la condition inexistante des Juifs dans cette théologie et de prononcer l'état de vertige. Un catholique engagé dans l'*Enseignement de l'Estime* est saisi de souci quant à la fragilité des membres de sa famille, *a fortiori* pour les générations qui auront été coupées de la mémoire de la Shoah.

Le théologien ici présent ne cesse de parler d'amour et d'humilité, de recherche incessante, et pourtant, ses paroles sonnent comme normatives, d'où leur caractère vertigineux considéré quant à la réception des petites gens nourris simultanément de l'antijudaïsme ambiant. Les mêmes doctrines qui seraient réfléchies posément et à l'écart de violences antisémites ne provoqueraient aucun étourdissement, ni aucun égarement. L'histoire a hélas montré le grand danger de dogmatismes rigides pratiqués inconsciemment par des petits, et accentués par eux. Outre les sentences remarquées auparavant, voici énumérés pour les vigilants^{xv} quelques passages dont la réception pourrait être suivie de mépris envers les Juifs. Si, malheureusement, se levaient des succédanés d'Hitler, les vigilants auraient à chercher des solutions préventives.

Le nouveau Temple et le nouveau culte (cf. p. 163 déjà citée) dévalueront les précédents, les remplaceront même définitivement :

Dans l'échange de Jésus avec son Père, le rituel du jour de l'Expiation est transformé en prière : ici est rendu tangible le renouvellement du culte auquel visaient la purification du Temple et les paroles prononcées par Jésus pour expliquer cet événement. Les sacrifices d'animaux sont dépassés. Prend leur place ce que les Pères grecs appelaient la *thysia logikè*, le sacrifice comme parole, et que Paul qualifie de manière semblable comme la *logikè latrei*, le culte modelé sur la parole, correspondant à la raison (cf. Rm 12,1).

Certes, cette « parole », qui prend la place des sacrifices, n'est pas simplement parole. Elle est d'abord non seulement un parler humain,

mais elle est parole de celui qui est « la Parole » et qui entraîne donc toutes les paroles humaines dans le dialogue intérieur de Dieu, dans sa raison et dans son amour. [...]

Avec l'institution de l'Eucharistie, Jésus transforme son être tué en « parole », dans la radicalité de son amour qui se donne jusqu'à la mort. Ainsi devient-il lui-même « Temple ». Parce que la Prière sacerdotale est une forme de réalisation du don de Jésus lui-même, elle constitue le nouveau culte et elle est reliée de l'intérieur à l'Eucharistie. (p. 102-103)

L'ancien culte du Temple est aboli et en même temps il est porté à son accomplissement. (p. 154 ; cf. p.34-35)

Avec la croix du Christ, les antiques sacrifices du temple étaient définitivement dépassés. Quelque chose de nouveau s'était produit.

(p. 261)

En lui, non seulement la critique des sacrifices du Temple est devenue définitive, mais le désir qui était demeuré en attente se trouve aussi exaucé [...].

(p. 266)

Puisque le spirituel se trouve être le spécifique du chrétien, Joseph Ratzinger enseigne diverses significations, lors des apparitions de Jésus Ressuscité, et les conjugue : le renouvellement de l'alliance, le don de la vie, la purification de son être propre en fonction du don de soi à Dieu. Il fait précéder cette envolée d'un majestueux temps imparfait :

Saler les offrandes voulait dire aussi rendre savoureux le don et le protéger de la putréfaction.

(p. 306)

L'auteur a expliqué auparavant, et enseigné, la capacité de l'Église à intégrer Yom Kippour, en ces termes :

Selon la théologie rabbinique, en effet, l'idée d'alliance, l'idée de créer un peuple saint comme « interlocuteur » de Dieu et en union avec lui précède l'idée de la création du monde, et en est même la raison profonde. [...] La fête des Expiations rétablit chaque fois cette harmonie, ce sens du monde, troublée à maintes reprises par le péché, et pour cette raison elle constitue le sommet de l'année liturgique.

La structure du rite décrit en *Lévitique* 16 est précisément reprise dans la prière de Jésus : de même que le Grand Prêtre accomplit l'expiation pour lui-même, pour la classe sacerdotale et pour toute la commu-

nauté d'Israël, ainsi Jésus prie pour lui-même, pour les Apôtres et enfin pour tous ceux qui, à cause de leur parole, croiraient en lui par la suite – pour l'Église de tous les temps (cf. *Jn 17,20*). Il se sanctifie « lui-même » et procure la sainteté aux siens. Nous devons encore réfléchir sur le fait qu'en cela, il s'agit en fin de compte du salut de tous, de la « vie du monde » dans sa totalité (cf. 6,51). La prière de Jésus le montre comme le Grand Prêtre du grand jour de l'Expiation. Sa Croix et son élévation constituent le jour de l'Expiation du monde, dans lequel l'histoire du monde tout entière, en dépit de toute la faute humaine et de toutes ses destructions, trouve son sens, est introduite dans son véritable « pourquoi » et « où ». (p. 101-102)

L'abolition n'est donc pas lointaine... de même que le mépris et l'apprentissage à maudire les Juifs par les chrétiens :

Si Paul applique à Jésus le mot « propitiatoire », le désignant ainsi comme le propitiatoire de l'Arche de l'Alliance et donc comme le lieu de la présence du Dieu vivant, alors toute la théologie vétérotestamentaire du culte (et avec elle les théologies du culte de toute l'histoire de la religion) est abolie et, en même temps, élevée à une hauteur complètement nouvelle. Jésus lui-même est la présence du Dieu vivant.

(p. 56 ; cf. p. 263)

Alors, le nouveau Temple est le Ressuscité selon le long développement donné par l'auteur à propos du Sanhédrin :

Le Temple de pierre est arrivé à son terme. Voici qu'est arrivé le moment de la nouvelle adoration de Dieu « en esprit et vérité ». Le Temple de pierre doit être abattu pour qu'il puisse être remplacé par la nouveauté, la Nouvelle Alliance et sa nouvelle manière d'adorer Dieu. (p.198)

Et l'auteur de s'appuyer sur la conclusion d'un théologien - quelque peu contraire à l'assertion de Luc (en *Lc 24,53*) :

Ulrich Wilckens peut dire encore avec raison : « Il est probable que depuis le début les chrétiens n'ont tout simplement pas participé au culte du Temple... C'est pourquoi la destruction du Temple en l'an 70 ne fut pas pour eux un problème religieux » (II/I, p. 31). (p. 57)

Nouveau Moïse et presque nouvelle Torah, mais la Torah ne pouvant être renouvelée, il est plus efficace d'enseigner d'abord l'identité de Jésus, puis la qualité du cosmos, vraie Demeure :

Dans la foi des chrétiens, Jésus est la Torah en personne [...] Il est évident que par ces paroles Jésus se présente comme le nouveau Moïse, qui porte à son terme ce qui a commencé avec Moïse au buisson ardent. Dieu avait révélé à Moïse son « Nom ». [...] Ainsi il est dit du Temple de Jérusalem que là Dieu a « fait habiter son Nom » (Dt 12,11)^{xvi}. Israël n'aurait jamais osé dire simplement : là habite Dieu. Il savait que Dieu était infiniment grand, qu'il transcendait et embrassait l'univers. [...] L'Incarnation, devient par son sacrifice un événement pour l'humanité tout entière : comme Ressuscité il vient de nouveau pour faire de tous son corps, le Temple nouveau. La « révélation du Nom [...] vise la transformation du cosmos, afin que dans l'unité avec le Christ, il devienne de façon totalement nouvelle la vraie demeure de Dieu.

(p. 113-115)

Fort de ces enseignements et en tant que catholique, on ne peut se trouver qu'en accord avec toute la théologie. En tant que catholique chargé d'amour et connaissant la fragilité des réceptions de paroles et de prêches, on ne peut être que plein d'inquiétude^{xvii} surtout quand on lit :

Le grand combat de saint Paul pour l'édification de l'Église des Gentils, du Christianisme « libéré de la Loi », ne se réfère pas, à vrai dire, au Temple. Sa controverse [...] tourne autour des « usages » fondamentaux où s'exprimait l'identité judaïque : la circoncision, le sabbat, les prescriptions alimentaires et les normes sur le pur et l'impur. (p. 55)

Le souci s'apaisera difficilement, même si l'abandon et le refus de « l'hostilité » sont inscrits dans l'*Exhortation apostolique*, refus basé sur les trois chapitres de la *Lettre aux Romains* (Rm 9-11) :

En considérant les étroites relations qui lient le Nouveau Testament à l'Ancien, notre attention se porte spontanément sur le lien particulier qui en résulte entre Chrétiens et Juifs, un lien qui ne devrait jamais être oublié. Aux Juifs, le pape Jean-Paul II a déclaré : vous êtes « nos frères préférés dans la foi d'Abraham, notre patriarche ». Certes, cette déclaration ne signifie pas une méconnaissance des ruptures affirmées dans le Nouveau Testament à l'égard des institutions de l'Ancien Testament et encore moins de l'accomplissement des Écritures dans le Mystère de Jésus-Christ, reconnu Messie et Fils de Dieu. Cependant cette différence profonde et radicale n'implique aucunement une hostilité réciproque. (§ 43, p. 73 de *Verbum Domini*)

Un troisième terme indispensable à l'être chrétien

Alors que de nombreux catholiques aiment les structures ternaires, Joseph Ratzinger qui sera beaucoup lu parce qu'il est aussi le pape, insiste sur les relations entre la foi et la raison pour que soit la Théologie. Pourtant, une phrase essentielle dans son *Exhortation apostolique* de décembre 2010, phrase qui conclut notre paragraphe précédent, oblige à un troisième élément qui est la responsabilité. Cette phrase semble naturelle: «Cependant cette différence profonde et radicale n'implique aucunement une hostilité réciproque.» Vu les conséquences historiques multiples d'hostilités le plus souvent unilatérales, cette sentence ne peut encore être pensée comme révolue.^{xviii} Le souci pastoral des évêques et des papes achoppe là où les attitudes contraires à l'amour et au respect ont habité non seulement les théories théologiques, mais aussi les attitudes et donc les personnes. Les brebis peuvent se transformer en panthères et les moutons du Troupeau tellement évoqué et aimé par les pasteurs deviendraient des bêtes implacables et féroces.

L'hostilité comporte le geste de prise d'otage; les deux mots ont la même origine linguistique qui a aussi formé le mot hospitalité dont la pratique et le sens se trouve à l'opposé. Or, si les Juifs ont l'habitude de lire, et d'enseigner, au sortir de l'arche de Noé, que Japhet habitera dans les tentes de Sèm (Gn 9) - et cela est une hospitalité -, l'otage que fait la pensée théologique catholique sur les *Écritures saintes du Peuple juif dans la Bible chrétienne*^{xix}, l'otage incité par l'épanouissement de la «fonction vicairie», entraîne automatiquement une hostilité. Le passage de l'hostilité séculaire très ancrée à l'hospitalité humaine et respectueuse, bien avant l'hospitalité spirituelle, demande beaucoup de temps et de travail. Travailler l'aptitude à accueillir les appels des Juifs. L'accueil du prochain est si souvent enseigné dans les églises catholiques, mais reste inexistant et négligé quand il s'agit des Juifs. La phrase écrite dans l'*Exhortation apostolique* devient ainsi un pieux souhait. Surtout, sa douceur naturelle s'évanouit immédiatement. Car, pour prononcer cette phrase et l'affirmer, il faut auparavant être sûr que les systèmes théologiques n'aient pas poussé à l'orgueil, à la jalousie, à l'occupation de toutes les places. Le responsable théologien institutionnel qui énonce cette phrase doit ajouter à son attitude une veillance, sinon une surveillance, sur la fragilité des receveurs. Si son enthousiasme et la flamme de sa conviction envahissent les âmes de ses fidèles, fragilisées au cours de l'Histoire, alors rôdent des graves dangers, dangers des croisades, des inquisitions, des accointances, pour ne pas dire alliances, avec l'antijudaïsme. Force est de continuellement rester en vigilance^{xx} qui, avec la prévention, appartient à la responsabilité pastorale afin que les éléments du Troupeau ne soient pas transformés en tueurs spirituels avant que physiques.

Nous avons gardé pour la fin cette longue réflexion sur « la mission d'Israël » que Joseph Ratzinger pose dans la première partie de son livre, nous l'avons gardée jusqu'ici afin justement de ne pas la perdre de vue et que chaque lecteur mesure, page après page du livre étudié, la parcimonie de sa mise en œuvre :

En arrière-plan, nous avons toujours, à cet égard, la question concernant la mission d'Israël. Nous sommes aujourd'hui déconcertés devant les nombreux malentendus, lourds de conséquences, qui à ce propos ont pesé sur les siècles passés. Par une nouvelle réflexion, nous pouvons cependant reconnaître qu'au milieu de tous ces obscurcissements, la possibilité de la mise en route d'une juste compréhension est toujours apparue.

Je voudrais ici me référer à ce que Bernard de Clairvaux conseillait, concernant cette question, à son disciple le pape Eugène III. Il rappelle au pape qu'il ne lui a pas été confié de prendre soin seulement des chrétiens : « Tu es également débiteur vis-à-vis des infidèles, des juifs, des Grecs et des païens » (*De cons.* III/I,2). Toutefois, il se corrige immédiatement en précisant : « J'admets que, pour ce qui concerne les juifs, tu as une excuse liée au temps ; un moment précis a été déterminé pour eux, que l'on ne peut pas anticiper. Les païens doivent les précéder dans leur totalité. » (III/I,3). [...]

Hildegarde Brem commente ainsi ce passage : « Dans la ligne de Romains 11,25, l'Église ne doit pas se préoccuper de la conversion des juifs, parce qu'il faut attendre le moment préétabli par Dieu « jusqu'à ce que soit entrée la totalité des païens ». Bien plus, les juifs eux-mêmes sont une prédication vivante à laquelle l'Église doit renvoyer, parce qu'ils réalisent la Passion du Christ (cf. Ep 363) » (Winkler I, p. 834). (p. 61-62)

Mais voilà que, cent pages après, le lecteur faible et fragile risque d'entendre le contraire, ce qui a permis de forcer aux baptêmes ou, en cas de refus, d'anathématiser et, pourquoi pas, de brûler :

La mort de Jésus vaut pour les Juifs et pour les païens, pour l'humanité dans son ensemble. (p. 162)

De même qu'une centaine de pages encore après, le lecteur devra évaluer l'emploi grammatical de l'imparfait et la concession simultanée typique d'une certaine hauteur :

Il est vrai que la foi juive connaissait la résurrection des morts à la fin des temps. (p. 279)

L'enracinement de la responsabilité pastorale et donc théologique doit tenir compte du temps car il y eut une distance entre les premières annonces du Christ Ressuscité et les Conciles, mais il y a aussi une grande distance depuis les formulations dogmatiques de la foi par ces Conciles. Or, par la foi, beaucoup d'exactions ont été commises, dans l'hostilité. Même si Augustin ou Bernard de Clairvaux ont dans leur temps émis quelques réserves quant à l'obligation de convertir les Juifs, Augustin en gardant les Juifs comme « témoins » de cécité, Bernard en observant le délai et le moment inconnu de leur retour, les formulations dogmatiques ont été reçues comme telles : le Judaïsme était suranné et les Juifs n'avaient pas de consistance dans la foi, ils étaient « anciens, vieux » et dépassés. Le désir de ne pas être vieux est consubstantiel à de nombreux humains. Pour les catholiques, une oraison de la Messe Chrismale le formule ainsi : « *Que la puissance de ce sacrifice, nous t'en prions, Seigneur, nous débarrasse de tout vieillissement : qu'elle renouvelle en nous la vie et nous apporte le salut.* » La liturgie donne cette oraison sur les offrandes pour le Jeudi Saint, appartenant à la Semaine Sainte dont Joseph Ratzinger fait le sujet de ce livre. Or, le désir d'être nouveau et renouvelé est aussi consubstantiel aux fils d'Adam et les Juifs vivent perpétuellement cette quête. Mais cela, cette attitude, cette recherche, il est bien difficile de les faire entendre à de nombreux catholiques ; il est bien difficile que des fidèles de l'Église accordent du respect et de l'estime aux Juifs. Alors, même si la foi catholique reste identique de par les siècles, il existe une forme de démission sociale^{xxi}, et de la cité, lorsque personne, aucun responsable ecclésial, ne se décide à revenir depuis des postures tranchées et tranchantes. Si Bernard de Clairvaux revenait aujourd'hui neuf siècles après son temps et soixante ans après la Shoah, il enseignerait au pape à vivre la permanence des fils d'Israël, de façon renouvelée. Si Augustin d'Hippone revenait seize siècles après son propre temps, il prendrait acte du vécu de la Torah par les Juifs d'aujourd'hui. Or, personne ne consent à imaginer quel serait le raisonnement de Paul qui, après vingt siècles, consulterait ses écrits et réfléchirait à nouveau selon les réajustements permanents avec lesquels il cherchait à toucher la foi le plus possible^{xxii}. Il verrait que le temps court qu'il imaginait avant le retour du Christ s'est allongé excessivement et il s'obligerait à affiner ses propres propos. La foi n'est pas adaptable, mais l'attitude d'amour invoquée continuellement doit, elle, s'adapter. Voilà ce qu'ont cherché des catholiques allemands et français des deux générations après la Shoah ; le troisième terme, la responsabilité, appartenant à la foi ainsi qu'à la raison. Ils désiraient et ils désirent que le sévère de la conviction laisse place au réfléchir et au discuter et que le théologien sûr de lui donne humblement des places aux hommes différents, et ce jusqu'aux énièmes générations d'après la Shoah^{xxiii}.

Retour sur un moment d'Histoire évanescent

Des catholiques de la deuxième partie du vingtième siècle ont eu la chance de vivre des recherches pour ajuster l'*Enseignement de l'Estime* envers les Juifs, le judaïsme et la Torah, et le transmettre dans leur propre famille spirituelle. Ces recherches nécessitèrent des rencontres, du temps et beaucoup d'écoute qui ne pourront disparaître et s'évanouir au cœur, à l'intelligence et dans la conscience de ces bénéficiaires. Cependant, naissait un mouvement plus ample et, de ce fait, moins contraignant, le *Dialogue interreligieux* dont les normes rapidement établies prévalurent. Quoiqu'il dise, l'humain n'apprécie ni la durée de recherche, ni la nouveauté. Ces normes, essentiellement pragmatiques, empêchèrent presque aussitôt, ou freinèrent, la réflexion interne théologique et la prise en compte de la responsabilité pastorale dans l'Église catholique.

Ainsi, beaucoup d'ecclésiastiques continuèrent-ils à enseigner, en autarcie d'abord, en autocratie ensuite, ce qu'est le judaïsme et ce que sont les Juifs. Ils n'éprouvaient pas la nécessité de vérification par les Juifs puisque ceux-ci demeurent, en quelque sorte, défailants. Et les nouvelles générations de séminaristes recevront ce savoir. Beaucoup du petit nombre qui avaient essayé de travailler avant le *Dialogue interreligieux* furent arrêtés dans leur élan, sinon intérieurement, du moins de façon officielle. Ils appartenaient surtout à la deuxième et troisième générations d'après le nazisme desquelles Joseph Ratzinger n'est pas issu. Voilà pourquoi, nous parlons d'un moment historique évanescent, au regard de l'observateur. La question se pose s'il vaudrait mieux le qualifier d'éphémère.

La quête actuelle du Jésus historique a été classée « troisième quête » par les théologiens devant les exégètes. Elle est pourtant la quête du Jésus incarné Juif et elle témoigne d'une prise en compte des responsabilités sur des générations, mais aussi sur la vue et la responsabilité de chaque catholique collatéral et pour les générations à venir. De ce fait, elle n'est plus une quête intellectuelle de basse valeur. Elle s'approche au plus près de l'amour qui lui a été annoncé. Sera-t-elle en outre considérée et classifiée avec assurance, voire avec soulagement et sécurité, soit comme politique, soit comme une « forme récurrente du marcionisme qui tend, de diverses manières, à opposer l'Ancien et le Nouveau Testament » et que « la saine doctrine chrétienne a toujours refusée » ? (p. 69 de l'*Exhortation apostolique, Verbum Domini*). Le refus serait dommageable à l'attitude de l'Église qui ne verrait pas le Bon de l'humanité, ni ne serait apte à une écoute humble. Humilité elle-même apte à l'étonnement positif, soit à l'émerveillement.

La peur dissimulée, et à débusquer, écrivions-nous au paragraphe sur le « beau », cette peur est incompatible avec l'émerveillement. Cette peur latente atteindra la saine doctrine chrétienne car celle-ci doit passer obligatoirement par la recon-

naissance des oublis et des lâchetés séculaires. Quand l'Église catholique officielle assimile à un marcionisme le respect de la foi et de la spiritualité des Juifs qui vivent de ce qu'elle nomme «l'Ancien Testament» et alors que, par beaucoup de ses fils, elle a laissé la mort s'installer et éliminer les Juifs, sa doctrine n'est pas saine. Quand elle décide que quelques uns de ses fils séparent l'Ancien Testament du Nouveau parce qu'ils reconnaissent que les Juifs vivent de la Torah qui est dans l'Écrit et qui est sur la bouche, des Prophètes et des Écrits et qu'elle refuse d'entendre, elle n'exerce pas vraiment sa vigilance. Son attitude prend le risque de déclencher une fragilité supplémentaire. En effet, même si l'expression théologique *Économie du Salut* n'est pas le sujet du livre actuel de Joseph Ratzinger, le soupçon de marcionisme contrarie les recherches et contribue à freiner le discernement.

L'aisance que nous avons soulignée deux fois, et à propos du langage de Joseph Ratzinger et par devant les thèses d'exégètes et de théologiens, appelle une pareille autonomie dans la recherche de ceux qui ont pris acte, en tant que catholiques, d'un événement historique grave. Le nazisme eut libre cours pendant plusieurs années dans une Europe à majorité chrétienne. La réponse ne peut durer seulement quelques décennies. Ou plutôt, la pédagogie doit assurer pour la suite des siècles un enseignement intelligent et audacieux, fondé sur le discernement et alimenté sans cesse par lui.

Écoute insuffisante envers les Juifs et le Judaïsme

La lecture de *Jésus de Nazareth* écrit par un théologien, âgé certes, classique et héritier d'un savoir-faire autocratique, nous l'avons dit, et pourtant résolument moderne, étonne par la carence en informations sur la Torah et sur le vécu spirituel des Juifs. Les «belles» argumentations – pour conserver le choix lexical – paraissent très éloignées de la considération effective des Juifs contemporains et largement insuffisantes eu égard à l'utilisation du «trésor biblique»^{xiv}. Car, envers les Juifs et leurs pratiques, sont utilisés des mots impossibles à penser à l'égard des chrétiens, tels l'adverbe «cultuellement» (p. 136) et l'adjectif «rituelle» (p. 178), ou encore «la culture sabbatique juive» (p. 293). Inversement, le lexique approprié aux chrétiens ne vaut absolument pas pour les Juifs comme «la nouveauté» répétée abondamment, comme aussi «l'universalité» ou «catholicité» gardée jalousement^{xv}. Les Psaumes priés par Jésus deviennent universels (cf. p. 172). Et l'auteur enseigne et affirme la conscience personnelle de Jésus: «Lui seul était en mesure de nouer aussi souverainement les fils de la Loi et des Prophètes» (p. 149). Si Jésus de Nazareth est Juif d'origine, ses fidèles devraient laisser un peu de place à la conscience des Juifs contemporains.

Au fil du livre, l'observateur constatera la carence d'information humaine sur la Tradition juive, fêtes comme Soukot, Pessah^{xxvi} et Kippour, et rythmes de vie comme la circoncision. Il évaluera la méconnaissance talmudique sur le Psaume 8 (p. 35-37) où l'auteur ne cite pas les petits enfants au Passage de la mer, sur le Ps 22 (p. 235-245) où l'auteur ne parle pas de la Reine Esther, et sur le Ps 51 à propos des sacrifices (p. 266). En outre, il mesurera l'exaltation incessante du chapitre 53 dans le Livre d'Isaïe, écrit avec majuscule « le chant du Serviteur de YHWH » (p. 287) ou « la figure du Serviteur de Dieu » (p. 157).

En fait, ce deuxième tome du livre de Joseph Ratzinger couvre la courte période des Évangiles que la liturgie catholique rassemble dans la Semaine Sainte. Les « annonces » tirées de « l'Ancien Testament » se réduisent à quelques références étudiées en continu, comme Exode 24 pour l'Alliance et Jérémie 31 pour la Nouvelle Alliance, et comme Lévitique 16 pour la sublimation de Yom Kippour. Dans ces cas-là, monte la question réitérée sur l'approvisionnement en lecture juive, à donner ou pas, à des chrétiens qui l'absorberaient et la monopoliseraient. Une provision de route - viatique - correspondrait à toute la recherche talmudique et cabbaliste sur le Huitième jour depuis l'Alliance du mot, autre lecture de l'expression hébraïque désignant la circoncision jusqu'au jour eschatologique, ou encore à la recherche sur le chant de Moïse et des fils d'Israël, signes de résurrection bien plus tôt que les références données par Joseph Ratzinger. Nous citerons donc ce que celui-ci, en tant que théologien pédagogue, écrit très personnellement, à la première personne, ce qui est rare dans son livre actuel, sur le jour de la Résurrection de Jésus :

Le troisième jour n'est pas une date « théologique », mais c'est le jour d'un événement qui, pour les disciples, est devenu le tournant décisif après la catastrophe de la Croix. [...] Chez Ignace d'Antioche (fin du Ier siècle et début du IIe), le dimanche est déjà considéré comme une caractéristique nouvelle, propre aux chrétiens, face à la culture sabbatique juive. [...]

Si l'on considère, à partir du récit de la création et du Décalogue, quelle est l'importance du sabbat dans la tradition vétotestamentaire, alors il est évident que seul un événement puissamment bouleversant pouvait entraîner le renoncement au sabbat et son remplacement par le premier jour de la semaine. [...] La célébration du Jour du Seigneur, qui dès le début distingue la communauté chrétienne, est pour moi une des preuves les plus puissantes du fait que, ce jour-là, quelque chose d'extraordinaire s'est produit – la découverte du tombeau vide et la rencontre avec le Seigneur ressuscité. (p. 293-294)

Voilà qui est dit une bonne fois pour les quelques chrétiens qui désireraient s'agréger aux Juifs pour faire « sabbat ». Mais chaque lecteur comprendra qu'aucun chrétien proche des Juifs n'a jamais fait « sabbat » puisqu'il a vécu Shabbat. En terminant cet article, espérons que la pauvreté de connaissance alimente l'humilité des responsables d'Église et que ceux-ci, en hommes humbles et non peureux, entraînent et encouragent leurs adhérents à écouter les appels des Juifs. Dans la foi et la raison, et selon la formule très utilisée par Joseph Ratzinger, « il convient » d'entendre ces appels de Juifs^{xxvii}. Appel à reconnaître leur place concrète et contemporaine, ce n'est que justice. Appel à reconnaître leur conscience, ce n'est que bonté. Appel à écouter humblement leur enseignement, et ce n'est qu'avancée.

notes

1. Aux Éditions du Rocher, *Groupe Parole et Silence*, 350 pages. Sur l'édition française, le nom de l'auteur est écrit en deux couleurs, noir et rouge, respectivement pour Joseph Ratzinger et pour Benoît XVI. Le nom de Jésus présente des caractères plus grands que « de Nazareth ». Les neuf chapitres de ce livre suivent un ordre chronologique auquel est ajouté, dès le second moment, « le discours eschatologique de Jésus ». Le lecteur remarquera cependant que la quatrième de couverture est signée par le pape, *Benedictus PP XVI*.
2. Le sujet et le projet du livre sont limités à la Semaine Sainte, ce que répète sans cesse l'auteur.
3. Voir la considération sur les enfants et les petits dans le Psaume 8 en fin de cet essai.
4. Par exemple, p. 83-85, ils devront suivre les énumérations des différentes thèses et saisir sur laquelle s'appuie l'auteur à propos de « la médiocrité » des Dix Commandements.
5. Ce long paragraphe sur le *beau* fait montre des longues durées qui y sont accordées dans l'Église aux dépens du discernement. Pour certains, beau est compris comme le bon, *tov*, de la Genèse qui correspond au lumineux, mais pour beaucoup il y a la notion de rangement puissant et d'intégration dans un système orthodoxe et satisfaisant pour l'intellect.
6. Le sous-titre est ainsi libellé : *La représentation des Juifs et du judaïsme dans les dictionnaires et les encyclopédies du Moyen Age au XX^e siècle*, Berg International Éditeurs, 1999. Le même auteur chez le même éditeur a écrit l'année suivante *le Vatican et la Shoah ou comment l'Église s'absout de son passé*.
7. En parallèle, il faut prendre acte du premier pas des « hébraïsants » chrétiens ; la plupart ont commencé à apprendre l'hébreu pour s'approcher de Jésus. L'évolution de leur pensée et de leur attitude vient par la suite.
8. Expression utilisée par nous-mêmes et par d'autres pour désigner l'enseignement absolu de la

préparation par « l'Ancien Testament » pour « le Nouveau Testament », ce que d'aucuns appellent la « théologie de la substitution ».

9. L'Histoire s'écrivant lentement, avant le nouvel Israël, il y a « l'autre Israël : des personnes qui sont en attente. Des personnes qui croient aux promesses de Dieu et vont à la recherche de leur accomplissement. Des personnes qui dans la parole et l'œuvre de Jésus reconnaissent l'irruption du royaume de Dieu, le début de l'accomplissement des promesses. » (p. 259)

10. Il en va ainsi des comparaisons en supériorité comme l'angoisse de Jésus avec « quelque chose de plus » (p. 181).

11. Au paragraphe 110 (p. 168) de *l'Exhortation apostolique Verbum Domini*, le pape d'écrire : « Les Pères synodaux ont souligné chez les hommes de culture une juste connaissance de la Bible [...]. Il faut pleinement retrouver le sens de la Bible comme un grand trésor pour les cultures. »

12. Dans l'introduction de son second tome, Joseph Ratzinger se réjouit d'avoir « gagné un frère œcuménique avec l'œuvre volumineuse du théologien protestant Joachim Ringleben, *Jésus* (2008) ». Il se réjouira peut-être désormais, ou seulement certains de ses collatéraux se réjouiront, de la grande œuvre contemporaine de Shmuel Trigano, *Le judaïsme et l'esprit du monde* (2011). Là, il vaudra mieux n'énoncer ni l'appellation « frère Juif », ni le nom « frère interreligieux ». Les deux contenus sont antipodiques, celui du catholique théologien apporte une réponse à l'angoisse de l'absence de Dieu, celui du Juif philosophe illumine le monde par la prise en compte de l'absence de Dieu. Remarquons que le gros volume de Shmuel Trigano s'appuie très peu sur les Psaumes.

13. L'auteur insiste sur la compréhension erronée et ses reconstitutions et affirme que « seule la communauté croyante a reconnu dans l'exclamation de Jésus, non pas comprise et mal interprétée par ceux qui se tenaient là, le début du Psaume 22 et, de ce fait, a pu la comprendre comme un cri véritablement messianique. » (p. 245) Vraiment, serait-ce l'écoute de tous les Juifs ?

14. Les deux furent successivement secrétaire du Comité épiscopal pour les relations avec le judaïsme. Le père Dujardin s'appuya beaucoup sur l'un de ses prédécesseurs dans sa congrégation, le père Pierre Dabosville qui fut, lui, contemporain de la Shoah. Cf. *L'Église catholique et le peuple juif, Un autre regard*, Calmann-Lévy, 2003 dont la quatrième de couverture fait lire : « *L'existence juive interroge la conscience chrétienne.* »

15. Joseph Ratzinger parle lui aussi de vigilance, mais pas dans le même contexte (p. 64-65 ; cf. p. 325) : tre vigilant signifie faire ici et maintenant la chose juste, comme si elle devait être accomplie sous les yeux de Dieu. [...] Pratiquer la justice, c'est cela la vigilance véritable (cf. Mt 24,45-51 ; Lc 12,41-46). tre vigilant signifie se savoir à présent sous le regard de Dieu et agir comme il convient quand on est sous son regard.

16. Or, la Torah dont le Livre du Deutéronome est le dernier livre ne parle pas de Jérusalem.

17. Conformé à Jésus *qui ne célèbre pas la Pâque des Juifs et la célèbre* (voir notre deuxième paragraphe titré *Théologie*).

18. Dans son avant-propos, Joseph Ratzinger incite à une renouveler l'exégèse qui « doit reconnaître qu'une herméneutique de la foi, développée de manière juste, est conforme au texte et peut se conjuguer à une herméneutique historique consciente de ses propres limites, pour former un tout métho-

dologique. Il va de soi que cette conjonction de deux genres d'herméneutiques très différents l'un de l'autre est une tâche qui est à reprendre toujours de nouveau. [...] dans un contexte neuf. » (page 9). L'auteur s'apparente au mode de recherche talmudique.

19. Selon le document publié par la Commission Biblique Pontificale en 2001.

20. Joseph Ratzinger insiste beaucoup sur la vigilance, mais la sienne n'est pas orientée de la même façon (p. 178). Voir note 15.

21. Cette démission est renforcée par la peur des remous et par la mode psychologique d'éviter les souffrances. Une confusion s'établit, sous prétexte d'un confort égoïste.

22. Nous employons le verbe toucher dans la même acception que l'emploi par Joseph Ratzinger pour « l'essence de notre existence chrétienne, alors nous touchons le Ressuscité : là nous sommes pleinement nous-mêmes [...] notre montée pour le toucher [...] » (p. 323).

23. Nous employons ici les mêmes mots qu'à la fin de notre introduction.

24. Puisqu'ils écoutent souvent l'enseignement de Jésus à ne pas thésauriser (Lc 12), ils devraient exercer un discernement quant à l'utilisation autiste du trésor.

25. L'un des premiers, proches de notre contemporanéité, à enseigner la catholicité en dehors de l'Église catholique et que beaucoup de catholiques ont découverte vécue par les Juifs (contrairement à ce qu'enseigne Joseph Ratzinger sur les Psaumes priés par Jésus, p. 172) est Élie Benamozegh, rabbin francophone de la fin du XIX^{ème} siècle. Les catholiques si prolixes pour parler du Pardon de la part de Dieu sont-ils obligés de se considérer comme le débiteur impitoyable de la parabole (Mt 18).

26. Le traité talmudique correspondant à *Pèsah* est nommé au pluriel, *Pesahîm* (à transcrire par « Pâques ») avec par exemple l'application du *Pèsah shênî*, *Deuxième Pâque*, pour ceux qui n'auraient pas pu célébrer au mois de Nisan.

27. Les trois appels sont ici exprimés selon la parole du prophète Michée autant connue des chrétiens et des Juifs (Mi 6,8).